

L'islam francilien entre rire et école

Séance du programme GSRL "Dieu Change à Paris" du 5 avril 2012

En présence de 15 personnes, la 4e séance de l'année 2011-2012 du programme GSRL "Dieu change à Paris" a été consacrée à l'islam parisien, à partir de deux observatoires originaux et tout à fait passionnants présentés par Diletta Guidi et Leyla Arslan.

Diletta Guidi : les "dérouilleurs du rire"

S'appuyant sur une projection Powerpoint bienvenue, Diletta Guidi (étudiante en Master 2) a ouvert le ban en présentant un exposé intitulé "**La production humoristique 'musulmane' aujourd'hui en France. Actions et enjeux**".

Face à la surmédiasation de l'islam, Diletta Guidi observe qu'il y a une augmentation des activités artistiques humoristiques ayant lien avec le fait religieux, et en particulier l'islam, comme en témoignent notamment les péripéties entourant certains dossiers de *Charlie Hebdo*, avec en particulier l'affaire des caricatures du Prophète, puis le numéro "Charia Hebdo" (période 2008-2011). L'islam de France suscite l'humour, mais fabrique aussi de l'humour. D'objet du rire, il devient aussi fabriquant d'humour. Y-a-t-il pour autant un humour musulman ? Et si oui, s'agit-il d'un humour particulier ? Participe-t-il à la construction d'une identité ? Comment comprendre les mécanismes identitaires pluriels mis en oeuvre dans cette production humoristique ?

Entre rire halal et rire haram

A partir d'une quarantaine d'oeuvres visionnées, inscrites dans l'espace culturel francilien, Diletta Guidi s'est interrogée. 18 oeuvres ont été étudiées de près. Le corpus est constitué de 36 artistes, dont 15 "autoproclamés" (9 hommes, 6 femmes) et 21 "alter-identifiés" (12 hommes, 9 femmes).

Tous les humoristes étudiés sont descendants de migrants, revendiquent des identités plurielles, et se produisent en île de France. Dans le rapport à l'espace, quatre profils se dégagent : ceux qui viennent de l'étranger, ceux qui remontent de la province vers Paris, ceux qui partent de la périphérie francilienne pour s'installer à Paris, et ceux qui opèrent dans paris *intra-muros*. Plusieurs stratégies se repèrent, entre "rire halal" (soucieux de respecter certains interdits musulmans, non pas en matière d'orthopraxie, mais d'orthodoxie) et approche "haram" (qui n'épargne aucun sujet). La référence à l'identité musulmane n'est pas systématique, mais se retrouve régulièrement depuis 2001. Cette année-là, le spectacle **Allah**

made me funny (avec Azhar Uzman, leader du groupe) avait lancé une tendance à l'occasion de représentations données au centre de préfiguration de l'Institut des Cultures d'Islam (ICI), à Paris. Ceux que Diletta Guidi appelle les "alter-identifiés", à l'inverse des autoproclamés, disposent d'une formation plus poussée (conservatoire, écoles de théâtre, soutien médiatique plus important). Ces derniers mettent moins en relief l'identité islamique. L'islam est loin d'être une thématique exclusive. Le succès coïncide très souvent avec un changement de répertoire et de public, comme on l'observe avec le Jamel Comedy Club, structure pionnière en matière de promotion des "déroutiers" du rire (formule inspirée d'Azouz Begag¹).

Dans la tension entre revendication musulmane, subversion, "jeu avec les codes" et logique de sécularisation, le rapport à l'espace n'est pas neutre. Le centre parisien est celui des grandes salles, des réseaux médias, et de la valorisation de la transgression et du blasphème. Les salles de périphérie, la banlieue sont davantage marqués par le recours aux ressources identitaires de la religion musulmane.

Leyla Arslan : une école moins désinvestie qu'il n'y paraît

Leyla Arslan (Institut Montaigne), qui a coordonné l'enquête "Banlieues de la République"² (G.Kepel, 2011), ciblée en particulier sur Clichy et Montfermeil, a ensuite présenté quelques aspects de ses recherches de terrain en milieu étudiant.

L'identité, pour ces étudiants banlieusards, est un "mille-feuille" de stigmatisations qui mêlent l'identité ethnique, religieuse, sociale, locale. Comment se jouent les stratégies d'ascension sociale, quel rôle dévolu à l'école ? Leyla Arslan s'est appuyée sur deux hypothèses de départ.

D'une part, l'idée que la notion d'individu est de plus en plus dominante, avec un rapport très souple à l'identité ethnique. Les jeunes développeraient une "ethnicité symbolique", notion qui renvoie aux travaux du sociologue Herbert Gans, qui utilise le concept pour parler des irlando-américains : cf. Herbert Gans, "Symbolic ethnicity and symbolic religiosity: Towards a comparison of ethnic and religious acculturation", *Ethnic and Racial Studies*, Volume 17, Issue 4, 1994, p.577-592. Il s'agirait d'une ethnicité sans coût social, par intermittence, un peu folklorisée, à l'image des Américains qui ne se retrouvent Irlandais que le jour de la Saint Patrick.

La seconde hypothèse est la suivante : en raison de la nature de cette ethnicité symbolique, affective (Leyla Arslan préfère le second adjectif), on peut comprendre qu'il n'y ait pas eu de grand mouvement collectif, malgré l'importance des discriminations se fondant

¹ Azouz Begag, *Les dérouteurs*, Paris, Mille et une nuits, 2002.

² Gilles Kepel, avec la collaboration de Leyla Arslan, Sarah Zouheir, "Banlieue de la République", rapport de l'Institut Montaigne 2011 consultable sur :

http://www.institutmontaigne.org/medias/documents/banlieue_republique_resume_institut_montaigne.pdf

Compte-rendu posté sur le blog

<http://dieuchangeaparis.hautetfort.com/>

sur les mêmes critères. A partir de ces deux hypothèses, que peut-on faire observer, une fois les cinquante entretiens et observations de terrain menés à terme ?

Une première observation générale qui peut être faite est qu'il est important de ne pas réduire les populations au prisme culturel, ethnique, religieux, et qu'il importe de réinjecter de l'analyse sociale (niveau d'étude, revenu, rapport à l'école etc.). Ensuite, en ce qui concerne la première hypothèse, on se situe dans un entre-deux. Beaucoup de gens veulent cantonner leur identité religieuse à l'espace privé, même certains "born again muslims". On est souvent face à des familles nucléaires, néotraditionnelles, avec la mère qui travaille, peu d'enfants. Les "revenus à l'islam" critiquent l'islam rural traditionnel, s'inscrivent en rupture par rapport avec le maraboutisme.

Leyla Arslan élabore, dans les rapports à l'ascension sociale et à la réussite scolaire, quatre types distincts.

Quatre rapports différenciés au rôle de l'école et à l'ascension sociale

1er groupe, les galériens. Il se trouvent dans une situation de parcours scolaire très heurté, sont orienté en fin de Troisième vers des filières professionnelles. Les jeunes sont perçus comme chahuteurs. Leur discours mobilise beaucoup les catégories essentialistes. Dans l'enquête, on ne parle pas d'ethnicité, mais d'islamophobie, avec un discours du "deux poids, deux mesures". Le registre est binaire. "Les noirs et les arabes". Et "les musulmans". Beaucoup de *born again muslims* sont dans cette catégorie;

2e groupe : intégrationniste (28). On observe là une nette séparation sphère publique/sphère privée. Ces jeunes sont dans un parcours scolaire ascensionnel. Parmi eux, des émigrés économiques, et beaucoup de mamans qui ne travaillent pas. Des petits entrepreneurs en galère. Les parents ont un bagage scolaire pratiquement inexistant. A un moment, quelqu'un de l'extérieur tend la main. On y entend des discours du type : "Les classes moyennes paient trop d'impôts, c'est scandaleux". On s'inscrit dans un raisonnement en terme de classe sociale et de genre, pas en terme de catégorie ethnique.

3e groupe, les critiques. Ils réussissent très bien leurs études. Ils estiment que tout ce qu'on leur assigne comme différence, cela fait partie de la norme majoritaire. Ils jouent avec les stigmates. Ils ne sont pas contre la promesse républicaine, mais dans les faits, ils considèrent que la promesse n'est pas tenue. On est dans le discours de la revanche et du "Deux poids et deux mesures".

Dernière catégorie, les "grimpeurs", toute petite, cette catégorie est constituée essentiellement de jeunes hommes maghrébins qui ont fait Sciences Po, ont compris

l'avènement de la diversité, et surfent sur la vague. Ils mettent en avant certains marqueurs identitaires, le fait d'être jeune de banlieue. Mais ne recourent jamais au rapport au religieux.

Globalement, les logiques individualisantes l'emportent, et l'aspiration à la réussite individuelle et scolaire est plus importante qu'on aurait pu l'imaginer. Néanmoins, les marqueurs identitaires communautaires jouent parfois, y compris dans des milieux de musulmans convertis, comme l'illustre la très grande difficulté pour un musulman arabe d'épouser une musulmane noire (originaire d'Afrique sub-saharienne) en raison d'une forme de tabou social persistant ("ça ne se fait pas chez nous")

La seconde hypothèse, qui postule une certaine méfiance vis-à-vis des mouvements collectifs, apparaît quant à elle à relativiser. On retrouve certes, de manière très majoritaire, un refus de demander des droits différenciés. Le CRAN, par exemple, entrepreneur identitaire qui se base sur un phénotype, est peu connu et peu apprécié. De la même manière, les efforts de Sciences Po en direction des banlieues, par le biais d'une forme de discrimination positive, sont globalement assez mal perçus, contrairement à ce que l'on aurait pu imaginer. En revanche, l'aspiration à l'égalité est grande, et se traduit par un engagement associatif robuste, en particulier autour de la réussite scolaire. L'aide aux devoirs est plébiscitée. L'école, c'est important ! C'est **dans la très grande majorité des cas la réponse universaliste, plutôt que le passe-droit (discrimination positive) qui l'emporte**, appuyée sur une demande de qualité scolaire.

Compte-rendu réalisé par Sébastien Fath (GSRL)